LE JOUR DE L'AN

A PARIS

Les visites traditionnelles des corps constitués en chef de l'Etat, et des hauts dignitaires de la diplomatie nationale.

Dès neuf heures du matin, de nombreux curieux étaient groupés sur les trottoirs de la rue du Faubourg-Saint-Honoré et de l'avenue Marigny et plusieurs centaines de gardiens de la paix prenaient position autour de l'Elysée.

L'Elysée avait pris la parure des grands jours et le grand vestibule était orné des tentures de velours rouges à crépines d'or.

Le service d'honneur était assuré par les cavaliers de la garde républicaine.

RECEPTION DES MINISTRES

A dix heures, arrivent les premières voitures ministrielles, par un plaisir de carrosses.

M. Mollard, directeur du protocole, en grand uniforme, reçoit les membres du gouvernement et les introduit auprès du Président de la République.

M. Caillaux, président du conseil, et ses collègues, présentent leurs vœux au Président de la République. Cette réception a lieu dans le grand salon des ambassadeurs. Puis le Président reçoit les membres du cabinet à présent plus un seul collègue en uniforme : M. Raffarin, secrétaire général de la présidence ; Mme Varenne, chef du secrétariat particulier, et des officiers d'ordonnance.

LES PRESIDENTS DES CHAMBRES

Alors voici les voitures qui entrent dans la cour de l'Elysée pendant que des tambours battent aux champs.

M. Antonin Dubost, entouré des vice-présidents, des secrétaires et des questeurs, est conduit par M. Mollard auprès de M. Fallières.

La réception a lieu avec le cérémonial habituel. Quand les membres de la Haute Assemblée sont partis, c'est le tour de la Chambre. Dans les bureaux, au milieu des huissiers, apparaissent le président, M. Henri Brisson, les quatre vice-présidents, suivis des questeurs et de la délégation. Ils pénètrent à l'Elysée par la porte de l'avenue Marigny, tandis que, dans le faubourg Saint-Honoré et sur la place Beauvau, vient se ranger un escadron de cuirassiers.

M. Brisson et les membres du bureau de la Chambre sont introduits auprès de M. Fallières. Il s'est, pendant un quart d'heure, un échange d'hommages, de vœux et de félicitations.

VISITES PRESIDENTIELLES

Cette cérémonie terminée, les voitures de l'Elysée s'ouvrent.

Le Président de la République et les ministres vont rendre leurs visites aux présidents du Sénat et de la Chambre.

Par le faubourg Saint-Honoré, l'avenue Marigny, l'avenue des Champs-Elysées, la place de la Concorde, le pont de la Concorde, le boulevard Saint-Germain, la rue de Tournon, le cortège arrive au Luxembourg, où du nombreux curieux sont massés.

M. Antonin Dubost, entouré de son cabinet et du bureau du Sénat, attend le Président qui, à son tour, lui présente les vœux du gouvernement pour la santé pour le Sénat.

On repart ensuite pour le Palais-Bourbon, où la même cérémonie a lieu.

A midi, le Président de la République, de retour à l'Elysée, a reçu à déjeuner les ministres et sous-secrétaires d'Etat, le grand chancelier de la Légion d'honneur, le gouverneur de Paris, le directeur du protocole, le gouverneur général de la présidence, le chef du secrétariat particulier, ainsi que le capitaine commandant l'escorte présidentielle et officier commandant le poste de l'Elysée.

RECEPTION DU CORPS DIPLOMATIQUE

Le Président de la République a reçu à deux heures le corps diplomatique.

M. Francis Bertie, ambassadeur d'Angleterre, doyen du corps diplomatique, a prononcé le discours suivant :

« Monsieur le Président, le corps diplomatique, ici réuni, vit heureux de vous présenter, à l'occasion de la nouvelle année, ses félicitations et ses vœux les plus sincères pour votre personne et pour la France.

« Nous sommes persuadés que le pouvoir suprême de la République, s'appuyant de plus en plus sur le peuple, dont il guide les destinées, continuera à rendre les services qui jusqu'à ce jour ont été rendus pour le bien et le progrès de la civilisation.

« Il est permis d'espérer que la généreuse initiative du président des Etats-Unis d'Amérique, en faveur de l'extension de l'arbitrage dans les questions internationales, produira des résultats de plus en plus grands dans les années à venir. Les pays que nous représentons en cette belle capitale savent qu'ils sont sûrs de trouver dans la France un puissant auxiliaire pour obtenir ces résultats. »

M. Fallières a répondu en ces termes :

« Monsieur l'ambassadeur, je remercie le corps diplomatique des félicitations et vœux que vous venez de m'adresser avec autant de bonté grâce, en son nom, à la France et au Président de la République.

« Je vous suis particulièrement gré d'avoir exprimé la confiance que la République française continuera à donner un concours sans réserve à toutes les œuvres de progrès. Vous me connaissez pas de l'avoir dit, le concert des nations, elle pourra remplir la part des initiatives généreuses qui, à la civilisation moderne, incombe les latitudes.

« Comme vous, monsieur l'ambassadeur, nous avons lieu de nous féliciter de ce qui, au cours de l'année qui vient de finir, le président de la République des Etats-Unis d'Amérique donner une précieuse adhésion au principe de l'arbitrage. Puissent des applications répétées de ce principe déterminer pour les hommes et les choses une orientation décisive vers la solution pacifique des litiges internationaux.

« Messieurs, vous voudrez bien transmettre aux souverains et aux chefs d'Etat que vous avez l'honneur de représenter auprès de nous, les vœux que je forme pour le bonheur de leurs augustes personnes et la prospérité de leurs pays. »

FELICITATIONS OFFICIELLES

A l'occasion du 1er janvier, le Président de la République a reçu des télégrammes de félicitations de LL. MM. l'empereur de Russie, le roi d'Angleterre, le roi d'Italie, le sultan de Turquie, le roi des Belges, le roi des Bulgares, le roi de Grèce, le roi de Monténégro, le roi de Norvège, le roi de Saxe, le roi de Serbie, le roi de Suède.

A L'ÉTRANGER

Al. Barrère, ambassadeur de France à Rome, a reçu la colonie française au palais Farnèse.

Dans l'ambassade, on remarquait M. Carolus Duran, entouré des pensionnaires de la villa ; M. Duchesne, avec les élèves de l'école d'archéologie, le personnel de l'ambassade et du consulat, les membres de la chambre de commerce et les notabilités françaises vivant à Rome.

Faisant allusion aux événements diplomatiques de l'année qui vient de finir, l'ambassadeur s'est exprimé ainsi :

« L'an qui s'écoule a fourni le témoignage éclatant de la vitalité, des ressources, de la force morale et matérielle de la nation. Il a vu la consolidation décisive de son influence dans une région où, de l'avou général, une grande œuvre est réservée à son initiative, non pas seulement dans son intérêt, mais dans celui de la civilisation. Et ce beau résultat, auquel a contribué de puissant effort de notre admirable armée, est d'autant plus pour nous satisfaire qu'il a rencontré dans le monde un assentiment général.

« Nous nous félicitons, a-t-il ajouté, que l'entreprise nationale, à laquelle la France vient d'attacher son nom, en outre de l'accroissement de puissance qu'il lui confère, apporte aussi des garanties et des avantages aux intérêts légitimes d'autrui. Ce sera toujours un honneur et la fierté de la nation française que ses actes ne profitent pas seulement à elle-même. »

M. Barrère s'est félicité du grand succès des expositions de Rome et de Turin auxquelles la France a participé avec éclat.

« L'époque encore ici le souvenir de ces belles fêtes, a-t-il ajouté, c'est qu'il me permet de considérer la part que la France y a prise apparemment, avec son cœur comme avec son esprit. Aussi bien les fêtes du cinquantenaire révélaient en elle la mémoire d'une époque où la confraternité de deux peuples s'affirma glorieusement dans l'histoire.

« Elle a voulu, en s'y associant, témoigner une fois de plus de ces sentiments d'affection pour la nation sœur et de son attachement à la franche et cordiale amitié qui est devenu la règle invariable de ses rapports avec elle. »

De son côté, le souverain italien, en recevant les dignitaires, a fait allusion à l'expédition de la Tripolitaine et a constaté l'admirable unanimité des sentiments du pays.

M. GEOFFRAY PARLE DES NÉGOCIATIONS FRANCO-ESPAGNOLES

A l'occasion du 1er janvier, M. Geoffray, ambassadeur de France, à Madrid, entouré de M. Martin, conseiller d'ambassade, du capitaine Paris, attaché militaire, et des autres membres de l'ambassade, ainsi que de M. Bonfort, consul, a reçu lundi matin, la colonie française.

Répondant à des allusions qu'avait faites M. Cocagne, président de la chambre de commerce, dans son allocution, à la situation que la France a traversée l'année dernière et à celle créée actuellement par les négociations engagées entre la France et l'Espagne, l'ambassadeur a déclaré que ces négociations sont en effet de nature délicate, mais se poursuivent dans la plus grande cordialité et avec le plus sincère désir, le plus sincère espoir d'aboutir à une solution satisfaisante.

Au Maroc

A l'occasion du nouvel an, la colonie française a été reçue par la légation de France.

Le doyen a cité fidélité des résultats acquis au cours de l'année écoulée et a exprimé l'espoir qu'il en résulterait un développement économique rapide pour Tanger, développement dont bénéficieront tous les Français.

Le chargé d'affaires a remercié pour les vœux qui lui étaient exprimés et assuré les membres de la colonie française de la sollicitude du gouvernement.

En Belgique

Le ministère de France, M. Klobukowski, président à MM. Charles Dufour, président de la Chambre de commerce franco-belge, président de la Chambre de commerce de Charleroi, et à M. le commandant Péquet, portant aussi des [illegible] remporté en Belgique par les sociétés de préparation militaire et les nouvelles écoles françaises.

En ce qui concerne les relations commerciales, M. Klobukowski a dit :

« Je m'efforcerai de stabiliser les relations de la France et de la Belgique, dont l'hospitalité est toujours si cordiale et si affectueuse.

« Nous songeons, dit-il en terminant, à la patrie, et s'il devait nécessaire d'accomplir notre suprême devoir, nous le ferons très simplement et très noblement, c'est-à-dire en sacrifiant tout ce qui nous est cher. Tout est possible en ce monde, mais en ce moment, je ne vois cependant pas de gros nuages assombrir la tempête, ce qui ne doit pas nous empêcher de regarder l'avenir en face avec circonspection, mais avec le sentiment de notre force. »

En Turquie

M. Bompard, ambassadeur de France, a reçu la colonie française et les protégés français à l'occasion du 1er janvier.

Au Portugal

M. Saint-René Taillandier a reçu, à l'occasion du nouvel an, les compliments des membres de la chambre de commerce et des notabilités de la colonie française.

Le président de la République a reçu le corps diplomatique, les sénateurs, les députés, les ministres, les autorités, les délégués de nombreuses associations.

Les souhaits de nouvelle année entre télégraphistes

Fidèles à une tradition établie depuis longtemps, les télégraphistes des différentes nations ont, dès le première heure de la nouvelle année, échangé des souhaits que les fils internationaux ont transmis, c'est-à-dire, sans le formalité de la taxe préliminaire. A minuit, les employés de service au bureau central de la rue de Grenelle recevaient les vœux des offices étrangers. La coutume veut en effet que les télégraphistes parisiens soient les premiers à être honorés des compliments de leurs collègues étrangers, compliments qui sont tous rédigés en français.

Voici quelques-uns de ces souhaits avec leur syntaxe et leur orthographe parfois fantaisistes :

De Rome :

Aux collègues de France. — Les lignes, comme parties sensitives de nos cœurs, vous apportent les vœux chaleureux pour l'année qui commence. Nous souvenant tous les aimables collègues lorsque si adhérents à l'épreuve professionnel de Turin. Nous formons aussi les vœux que cette année puisse se réaliser l'association international entre les agents télégraphiques pour acquérir la puissance nécessaire à l'épanouissement de nos idéals humains. A tous bonheur et prospérité.

De Florence :

Bureau télégraphique, Paris. — La nouvelle année soit pour nos collègues latines de la noble France une suite heureuse de bonheurs et de joies jamais trompées par les exigences du devoir et par les orages du travail.

De Hambourg :

A l'occasion de la nouvelle année, nous nous permettons tout à l'heure de vous présenter nos souhaits de santé, ainsi que nos vœux de bonheur. Nous espérons, comme l'année passée, soit au Hughes, soit au Baudot, travailler sans difficultés avec nos chers *Parigots !*

De Madrid :

A la gloire de l'année nouveau. — A la gloire de Baudot et Santano ! Nous buvons un verre de vin Xérès à votre santé. Quel malheur d'être télégraphiste, toujours au pied du canon. Pour nous ne seront jamais les fêtes, messieurs. Mais, enfin, vive la santé et l'amour !

Les souhaits des télégraphistes d'Amsterdam se chantent sur l'air de la *Marseillaise*. Les voici :

Allons enfants de la patrie,
Le nouvel an est arrivé.
Entre nous la télégraphie
Ne nous souhaite soit donnés.
Entendez-vous les cloches qui sonnent
Le commencement d'une année bonne ?
Que nous restions de bons amis
Les employés d'Amsterdam et de Paris
Soyons toujours heureux ! Recevez aussi nos (vœux !
Français qu'une amitié soit toujours entre nous !

En un français très pur, les télégraphistes de Bruxelles et d'Anvers « adressent leurs meilleurs souhaits à leurs collègues de Paris et forment des vœux pour la prospérité toujours grandissante de la belle nation française ».

A tous ces compliments, les télégraphistes parisiens ont répondu par des souhaits circulaires ainsi conçus :

La poste central des télégraphes de Paris vous remercie de vos bons souhaits. Il vous prie d'agréer les siens avec l'assurance de ses sentiments fraternels.

Le capitaine Lux au ministère de la guerre

Le capitaine Lux, dont nous avons annoncé l'évasion, est arrivé dimanche à Paris. Il s'est rendu, lundi matin, à neuf heures, au ministère de la Guerre.

Le général Dubail, chef d'état-major du ministère de la Guerre, s'est entretenu pendant un quart d'heure avec l'audacieux officier, puis celui-ci a été introduit auprès de M. Messimy.

Avant d'accorder audience au capitaine Lux, le ministre de la Guerre avait tenu à s'assurer, en compulsant lui-même les dossiers de l'évadé de la forteresse de Glatz, que l'officier détenu depuis plus d'une année en Allemagne ne s'était pas livré à l'espionnage, mais avait simplement accompli un voyage d'études et de documentation chez nos voisins de l'Est.

M. Messimy savait, de plus, que le capitaine Lux n'avait pas été prisonnier sur parole. Son évasion, dans ces conditions, ne pouvait, à aucun point de vue, être considérée comme un manquement aux lois de l'honneur.

Au cours de l'entrevue, le capitaine Lux a donné à M. Messimy quelques détails sur son évasion.

L'officier anglais, emprisonné dans la même forteresse, n'a, en aucune façon, aidé son camarade français. Celui-ci a simplement su mettre à profit une heureuse circonstance.

Pendant la nuit de Noël, les gardes avaient festoyé jusqu'à l'aurore, et s'est grâce à ce relâchement de surveillance que le capitaine Lux a pu fuir.

Il avait réussi à scier deux barreaux de la fenêtre de sa cellule. Le travail, qui ne demanda pas moins de quatre heures, dut être accompli au prix de mille difficultés, car il ne lui pas oublier que le prisonnier était obligé, pour ne point donner l'éveil, d'accomplir sa besogne, toutes lumières éteintes.

Ceci fait, il se glissa par l'ouverture ainsi préparée, et se laissa tomber sur le chemin de ronde de la forteresse. Il ne lui restait plus qu'un mur à franchir, un autre fossé à traverser et c'était pour lui la liberté.

Que de ruse, que d'habileté ne lui fallut-il pas déployer pour passer ces obstacles sans être aperçu de la sentinelle, et parvenir jusqu'à l'automobile qui l'attendait à un endroit convenu.

C'est dans cette voiture que le capitaine Lux revêtit un costume complet de touriste qui allait lui permettre d'échapper aux investigations des autorités allemandes.

L'officier a réussi à gagner ainsi la frontière autrichienne. Il a ensuite traversé la Suisse pour se rendre à Belfort.

Ajoutons que l'ancien prisonnier de la forteresse de Glatz est, selon le règlement, porté comme déserteur depuis son incarcération. Il sera donc traduit devant un Conseil de guerre — Conseil de pure forme cela va sans dire.

L'agitation chez les locataires

M. Georges Cochon secrétaire du syndicat des locataires, qui avait reçu congé par huissier de ses propriétaires, Mme Chazelles, et voulait déménager dimanche matin, en a été empêché par la police. Depuis dimanche, la situation est la même. Le drapeau rouge flotte toujours au quatrième étage de l'immeuble occupé par M. Cochon, rue de Dantzig, 62. Dimanche soir, le secrétaire du syndicat des locataires avait illuminé sa lenêtre.

Accompagné de M. Aubriot, député du 15e arrondissement, et de Me Colmeau, avocat-conseil du syndicat, M. Cochon s'est rendu à plusieurs reprises au ministère de l'Intérieur. Comme il ne parvenait pas à être reçu, il a adressé une lettre de protestation au président du Conseil.

M. Cochon a décidé d'assigner M. Lépine en dommages-intérêts.

A son tour, Me Colmeau, avocat-conseil du syndicat des locataires, a reçu congé par huissier de son propriétaire, M. Schweiber. Me Colmeau, qui habite rue Lecourbe, 169, a raconté ses mésaventures en ces termes :

« Je devais quitter mon appartement en juillet prochain. A cette époque j'avais un bail nouveau. On me donne congé sur huissier sans aucune raison pour avril. D'avril en juillet, je devrai aller dans un immeuble provisoire, d'où dommage très grave pour mon cabinet d'affaires. En outre, j'ai été l'objet de brimades de la part de ma concierge. Mes lettres ont été remises sous la porte d'autres locataires ; on a conduit des visiteurs qui venaient chez moi, etc. Je me crois en droit de demander à mon propriétaire des dommages-intérêts ».

Ce matin, à dix heures, une nouvelle délégation, composée de M. Aubriot, Me Colmeau et M. Cochon, s'est présentée au ministère de l'Intérieur. Elle a été reçue par M. Piétri, chef adjoint du cabinet.

A l'issue de l'entrevue, les délégués ont dit aux journalistes présents :

« Le chef adjoint du cabinet nous a assuré que le président du Conseil s'occupait personnellement du cas de M. Cochon. M. Caillaux a fait remettre le dossier de l'affaire. Après quoi il a fait télégraphier au secrétaire général de la préfecture de police, qui se trouvait en même temps que M. Lépine en congé, de rentrer immédiatement à Paris pour lui fournir les explications nécessaires ».

UNE GRÈVE de candidats fonctionnaires

Au cours de la discussion du budget du ministère de la Justice, le Garde des Sceaux a signalé les difficultés qu'il éprouvait à recruter le personnel des gardiens de prison. On n'a, faute de candidats, pourvu qu'à une partie des 130 emplois nouveaux récemment créés.

L'Association générale des agents des services pénitentiaires s'occupe de la situation dans son organe corporatif. Après avoir rendu hommage aux efforts de M. Cruppi pour remédier au mal, le conseil d'administration de l'association conclut :

« Il ne suffit pas de constater le mal et encore moins de le déplorer. Il faut chercher le remède, et il faut surtout le trouver coûte que coûte. Il réside tout entier dans l'amélioration matérielle et morale du sort du personnel intéressé. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici d'une question qui touche le sécurité nationale et qu'on ne peut éluder sans compromettre du même coup cette sécurité ».

Au ministère de la Justice, on nous dit que si, à un moment, le nombre des postulants aux fonctions de gardien de prison a été insuffisant, la situation s'est améliorée depuis la libération de la classe, et aujourd'hui il n'y a guère plus de postes vacants. Cependant on continue de se préoccuper, à la direction des services pénitentiaires, de cette disette de candidats gardiens de prison.

CONTES ET NOUVELLES

SACRIFIÉE

à ... C'est une grande consolation pour moi, Ma Chérie, de savoir que les collègues et tes élèves sont gentilles avec toi. J'espère que cette vie calme atténuera un peu le pénible souvenir de tes dernières années de vie de famille. Combien je déplore de n'avoir pu vous éviter, à tes sœurs et à toi, le pénible spectacle de notre intérieur d'enfer. Aujourd'hui, mon enfant, il n'en est plus ainsi, finies les scènes, les remontrances, les supplications, les larmes ! Je suis vaincu et n'essaie plus de lutter, mais comme je souffre, ma pauvre Suzanne. Tu ne connais pas encore assez la vie, pour comprendre les tortures de mon pauvre cœur, et voilà, je ne t'en contredirais pas et à cette souffrance morale ne venaient s'ajouter les soucis matériels. Nos économies sont épuisées, le terme est en retard ; mes factures, mes rentes s'abondent à rien. Qu'allons-nous devenir ? De ton père, il n'y a qu'à rien à espérer ! Oh ! ma Chère Grande. Que n'es-tu là pour aider ta pauvre mère qui n'en peut plus ! »

... Cette lettre si désespérée fut l'obsession de Suzanne pendant toute la journée, pendant toute la nuit. Le lendemain, sa résolution était prise ; puisque la détresse était là-bas, son devoir était de quitter L... où elle était en sûreté, de rentrer à Paris et de chercher une situation lucrative. Le professorat était trop loin, trop aléatoire ; il fallait abandonner de rêve et parer au plus pressé. Elle alla trouver la directrice, et, en pleurant, la mit au courant, sans toutefois entrer dans trop de détails cet, malgré tout, il lui en aurait coûté de changer son père.

La directrice fut de son avis. Après lui avoir dit toute l'estime qu'elle avait pour elle et le regret que suscitait son départ, elle lui donna la permission de partir.

Le lendemain, Suzanne revenait dans sa famille, ou plutôt chez sa mère, car le père ne rentrait presque plus. Un de ces hommes du café lui avait sans doute offert l'hospitalité là où on ne le voyait plus que de temps à autre.

Alors commencèrent pour la jeune fille les promenades à travers Paris, les démarches inutiles, suivies de vaines promesses ou de cruels refus. Enfin, un jour que, machinalement, elle suivait des annonces de la 4e page du « Journal », elle vit qu'on demandait une jeune fille pour le correspondance dans une grande maison de commerce. Sans encore recommendation, elle alla se présenter par acquit de conscience ; mais qu'importait un échec de plus ! Elle était si découragée !

Elle demanda à parler au Directeur. M. Darcy, qui, n'ayant probablement rien de mieux à faire à cette heure-là, la reçut immédiatement.

Après un peu d'hésitation, Suzanne retrouva, un instant, toute son énergie, faite de révolte et d'espérance. La souffrance fait les grands poètes ; elle la rendit éloquente.

M. Darcy fut conquis par cette voix triste, désabusée et persuasive. Il questionna fraternellement Suzanne et lui fit espérer une réponse favorable pour le lundi suivant. Elle le quitta toute réconfortée, et huit jours après, elle entrait en fonctions.

Heureuse, elle écrivit à M. Darcy pour le remercier chaleureusement de son bienveillance. Certes, il avait eu de bons renseignements, mais elle savait pas dû être la seule postulante. Oh, comme elle allait bien travailler pour mériter les éloges du Directeur et lui témoigner la reconnaissance dont son cœur débordait !

... Souvent, il venait la voir, vérifier son travail, lui causait de sa famille, la regardait longuement. Un jour, il arriva avec une lettre à la main et la tendit à la jeune fille. Au moment où elle allait s'en emparer, il lui serra la poignet et la tinent dans ses yeux, lui dit brusquement :

« Suzanne, je vous aime. » Il l'attirait vers lui, cherchant à l'embrasser. Absolument désemparée, elle ne trouvait rien à répondre. Cependant, d'une geste cassant, elle se dégagea ; elle sortit et, prenant vivement son chapeau dans le vestiba, elle s'enfuit comme une voleuse.

A sa mère qui s'étonnait de cette rentrée inattendue, elle prétexta un violent mal de tête et se mit au lit. Mais de toute la nuit, le sommeil ne vint pas. Mille fois elle en prenait de ne plus retourner là-bas, de tout avouer à sa mère. Aussitôt se présentait la hantise des jours mauvais, de la misère, de l'affreuse angoisse des lendemains. Elle se tut, et, au matin, quitta la maison à l'heure habituelle.

Dans la cour, elle rencontra le Directeur qui donnait des ordres et tout naturellement, comme s'il s'agissait d'une note de service, il lui remit un billet dans lequel il s'excusait de la scène de la veille. Quelques minutes plus tard, il était auprès d'elle, lui criant à nouveau son amour, la suppliant de l'écouter.

Devant son mutisme obstiné, il partit furieux.

Suzanne sentit que c'en était fait de sa tranquillité. Elle se promit de ne plus revenir à midi. Au moment où elle s'apprêtait à partir, M. Darcy survint et sans prononcer un mot, laissa une enveloppe sur son bureau. Quand il se fut éloigné, Suzanne décacheta la lettre. Elle lut : « Vous ne me verrez pas cet après-midi. Vous sortirez, ce soir, à 4 heures. Descendez toute la rue, tournez à gauche. Vous sonnerez au N° 2 et demanderez M. Paul. C'est au troisième, un appartement que j'ai loué pour vous. Je vous attendrai. Si à 5 heures vous n'êtes pas arrivée, je partirai ; mais il sera absolument inutile de vous présenter demain à votre bureau. »

Suzanne est un haut-le-cœur. Non, elle n'irait pas ; elle n'était pas, à 20 ans, faire abandon de sa jeunesse, de ses aléas-ions, de son avenir, de tout son être à cet homme qu'elle n'aimait pas si qui se conduisait d'une façon si indigne. Mais alors ?... que dirait-elle à sa mère ? Que deviendrait celle-ci ?...

Comme une automate, la jeune fille sortit du bureau, suivi inconsciemment les indications de la lettre. En cette splendide après-midi de juin, où tout parlait de bonheur et d'amour, Suzanne, défaillante, monta lentement l'escalier qui menait au 2e étage. Elle allait, dans une chambre banale, se sacrifier tout entière pour le repos de celle qui, elle l'espérait, n'en saurait jamais rien...

H. DUTAILLY.

La Révolution Chinoise

Des nouvelles de Mandchourie apprennent la fuite de l'empereur et de l'impératrice douairière de Chine, qui ont passé par Moukden, en route pour la résidence de Zhikhe, près de la frontière mongole, où ils seront protégés par deux bataillons de la garde, déjà arrivés à destination.

L'ATTITUDE DE LA RUSSIE

On annonce que le gouvernement russe n'élèvera aucune objection à une République chinoise, dès qu'il sera prouvé qu'une administration fonctionne d'une manière efficace et régulière. La Russie se gardera de toute ingérence dans les affaires intérieures de la Chine.

LA REPRISE DES HOSTILITES

Les hostilités ont repris dimanche à minuit précis. Les troupes républicaines de Wou-Tchang ont attaqué la ville de Hankéou, avec une extraordinaire violence.

Voici les conditions proposées par les républicains et qui ne sont pas encore acceptées :

La Convention se réunira le 8 janvier, et le lieu de réunion sera une ville de la vallée du Yan-Tré.

Yuang-Shi-Kai insiste pour que l'on se réunisse à Pékin.

Comme toute, les républicains se moquent des désirs de Yuang-Shi-Kai. Ils savent qu'il manque d'argent. Il lui sera extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de sortir des embarras présents. De leur côté, les Mandchous dérivent de plus en plus méfiants à son égard. Pour courageux qu'il soit, Yuang-Shi-Kai pourra-t-il tenir longtemps ? Ses adversaires l'attaquent de toutes parts : il lui faut repousser chaque jour des attaques, et en définitive peut être considérée comme imminente.

Feuilleton du 3 janvier 114

La Guerre Infernale

par Pierre GIFFARD

Réveillés en sursaut, surpris par l'extinction de la lumière, hommes, femmes et enfants qui s'étaient réfugiés dans le tunnel, proche de la crypte creusée sous la station de Liverpool, poussaient des cris de terreur à l'aspect de ces hommes noirs, à peine visibles, qui leur parlaient de se lever et de quitter leurs tanières pour remonter au niveau des rues. Bientôt ce furent des clameurs parvenues. Il n'y avait pas à s'y tromper ; la foule repoussait ses sauveteurs.

Nous entendîmes des voix de femmes et de jeunes filles crier avec les accents de l'épouvante :

— Vous n'êtes pas des mêtres ! Vous êtes des Prussiens déguisés ! Vous voulez nous conduire en haut et nous faire massacrer par les Turcos Noirs ! Nous n'irons pas ! Nous mourrons ici !

A l'appel de ces paroles vite transmises aux hommes qui, [illegible] et faisaient en place de descendre, [illegible] pour.

[illegible] les gardiennes de vieillards, des poigne sur le sol d'une indicible terreur, les supplications d'enfants qui se traînaient en arrière dès qu'un pompier voulait les saisir pour les emporter.

Des femmes s'armaient de tabourets, de chaises, de tout ce qui leur tombait sous la main pour résister à l'attaque de ces Germains imaginaires que la crédulité populaire déclarait sortis de l'enfer, par troupes, à la suite de quelque trahison.

Nous entendons crier :

— Les 2.000 sécoeurs ont déversé leur armée ! Ce sont les Prussiens de l'air !

— Mourons pacifiquement ! déclamait une jeune femme auprès de nous, qui se refusait, telle l'immortelle Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, à laisser un mineur barbu la prendre dans ses bras et l'emporter en haut.

Les officiers de ces braves dominèrent bientôt le bruit avec leurs efflets. A la faveur d'une accalmie, nous les entendîmes hurler l'injonction d'empêcher tout se monde par la ou et par-dessous les jambes pour le sauver du l'inondation malgré lui.

Alors ce furent d'interminables protestations, des cris affolés, des coups de feu, une mêlée atroce d'hommes noirs et de formes blanches qui hésitaient avant de s'étreindre et de s'engouffrer dans les escaliers où ils disparaissaient sans plus vite.

Nous avions avancé de quelques pas en nous tenant par la main. Wauni nous guidait.

— Le voilà ! crie-t-il joyeux en apercevant M. et Mme Davis à leur fenêtre. Tous deux gesticulaient et se moquaient les plus [illegible] à ne pas quitter les souterrains.

Alors je m'élançai vers eux. Je les supplial de nous rejoindre, de nous accorder [illegible] à notre qui venaient de la part de leur fils expressément pour les sauver !

Mais voilà, quelque chose [illegible] apparut sous [illegible] et [illegible] de transgresser les [illegible] pour la longue d'un pompier qui nous [illegible] à faire vite.

Et vite alors apparition, comme par [illegible] garonnette, la jolie miss Nelly dans le coin de la baraque en plâtre.

— Mon Dieu ! crie-t-elle en s'habillant à la hâte, c'est donc vrai, messieurs ! Quels remerciements nous vous devrons ! Vous nous sauver réellement la vie, car sans vous nous eussions subi la mort plutôt que d'écouter ces hommes, nos braves pompiers, nos braves mineurs, que dans notre hallucination nous prenions pour des Prussiens déguisés !

S'adressant à ses parents, elle les engageait à se hâter aussi.

Nous les avions vus marcher l'un et l'autre difficilement. Il était évident qu'ils ne feraient pas dix mètres à pied. Tout de même il fallait commencer par là.

Ces mêmes froidents n'avaient pas pris trois minutes.

Un redoublement de cris nous annonça que l'eau jaillissait du terrain. Il n'y avait pas à hésiter, ou nous étions perdus tous.

— Mes de père, et vous la mère, dis-je à Pigeon. Wauni va soutenir la jeune demoiselle.

Il fallut d'abord faire descendre à nos gens l'échelle qui relisait le dortoir au sol du tunnel. Quand ce fut chose acquise, je pris M. Davis sous m bras, comme l'eusse fait d'un enfant. Pigeon guida de même la petite Mme Davis, défaillante en presque, et le Japonais offrit galamment son bras à miss Nelly.

Il eût été trop beau que notre équipe de sauvetage s'en tirât à si bon compte.

A peine avons-nous fait quelques pas dans la direction du puits de sortie, éloigné de vingt mètres en plus, à présent, que l'entends une abominable clameur venir du fond de ce tunnel, du côté de la Tamise. C'est le flot envahisseur, qui du toute évidence est là maintenant, sur nous.

Le cris en même temps que tous mes compagnons. C'est qu'une sensation sinon tous a fait crier.

L'eau est là, qui nous entoure. Sa première onde nous a glacé les pieds, les chevilles, les genoux.

— Vite, Pigeon, Wauni ! A bout de bras !

Mon ordre est exécuté. J'emporte M. Davis comme un paquet ; Mme Davis, évanouie, quasi morte, est chargée par Pigeon, et Wauni, nerveux comme un diable, a pris dans ses bras Miss Nelly. Il n'est pas fait autrement d'une poupée.

J'entends le jeune fille qui pousse d'affreux appels. Elle croit que l'eau va lui monter par-dessus la tête et la noyer.

— Ne craignez rien, lui crions-nous ! La sortie est à quelques pas. Nous y touchons !

Je répétais cette phrase comme un maniaque, ne pouvant en trouver une autre. Pour dire le vrai, je commençais à me demander si je ne m'illusionnais pas.

Les bouillonnements succédaient déjà au clapotis.

Je sentais le froid liquide m'envahir, des genoux jusqu'au bas-ventre, puis à la ceinture.

Le courant avait une force que je n'eusse pas soupçonnée. A ma gauche Pigeon le remontait, courageusement, et derrière nous j'entendais le hardi petit Jap qui répétait presque gaîment, pour nous donner le change, sans doute, le Banzaï que les Nippons lancent invariablement quand il s'agit de tailler un bel effet.

Devant nous, dans la nuit hideuse, apparaissaient çà et là des lucioles de sauveteurs qui, intuitivement certainement leur dernier voyage. Derrière nous, on entendait les cris déchirants des victimes qui voyaient à présent, mais trop tard, que les héros ne seraient pas bientôt en nombre suffisant pour les sauver toutes. Les sauphandiers arrivaient pour tâcher de se rendre utiles. Chacun avait à présent de l'eau jusqu'aux aisselles. Là, je crus que nous allions périr avec nos fardeaux, car une chasse d'eau, plus violente que les autres, nous repoussa de quatre pas en arrière.

Heureusement que les gardes nous apparaissent à présent sur les premières marches de l'escalier ! Dans l'eau jusqu'aux épaules, immobiles comme des statues, les intrépides pompiers élèvent le plus qu'ils peuvent ces phares de salut.

Sauvés ! Je sens les premières marches sous mes pas.

— Vous y êtes, Pigeon ?

— Oui, patron, mais tout juste.

— Yorochi ! crie de même la Japonais. C'est parfait !

Il n'était que temps ! On vient bientôt de la rue chercher nos pauvres gens, et le policeman veille à ce que les infirmiers les conduisent sans délai dans leur petite maison de London Wall où nous irons bientôt les rejoindre.

J'étais brisé. Une minute de plus et je succombais, sûrement.

Mais à l'idée que nous avions sauvé cette famille, des forces nouvelles me revinrent.

Je ne sentais plus le froid, qui pourtant me glaçait tous les membres. Avant de partir, j'éprouvai comme une jouissance brutale à me pencher sur cet abîme où la mort était à présent certaine pour tous ceux qui m'avaient pas quitté à temps.

L'eau remplaçait le tunnel ; elle cherchait à prendre son niveau à l'entrée de Finsbury. Elle nous amenait ses victimes, un monceau de cadavres, venus d'amont.

Combien de milliers en pourrait-on bien compter, en amont ?

Les malédictions avaient cessé, ainsi que les hurlements de terreur, et pour cause.

C'est plus tôt qu'ils étaient à présent à faire entendre, jusqu'à ce que le flot s'arrêtât devant quelque digue improvisée par les soldats du génie.

Une grande minute je regarde ces morts, de nous inconnus, inférieurs, quelconques. Je me dis qu'il y en a déjà des milliers et des milliers entrenant, qui roulent ainsi sous les rues de Londres, charriés par l'eau sacrilège de la Tamise.

Les oreilles me tintent. Je me reprends à entendre l'horrible cacophonie de tout à l'heure, mêlée au fracas sinistre du Roi qui emplit tout, nivelle tout, asphyxie, détruit tout ; et il me semble revoir en une minute les pages les plus terribles du Dante.

Ah ! c'est bien la guerre infernale qu'on nous prédisait ! Mais elle dépasse encore en horreur ce que ses pires prophètes avaient imaginé !

UN SECRET QU'ON NE DIT PAS

J'avais hâte d'informer Tom Davis du résultat de notre expédition, de savoir ce qui se passait au War-Office aux Affaires Etrangères, à Scotland Yard, partout où pouvaient arriver des nouvelles précises.

Nous courûmes à la petite maison de London Wall, non sans peine, car il fallut nous débattre contre une foule devenue cohue, faite de parents de désespérés qui appelaient vainement leurs disparus, qui nous interrogeaient, voyant nos vêtements trempés, qui furieusement, dans le brouillard toujours épais, des lamentations déchirantes.

A suivre.

CHOCOLAT DELESPAUL-HAVEZ
UNIVERSELLEMENT LE MEILLEUR
PAR SA QUALITÉ ET SA FRAICHEUR
89, rue Nationale, Lille